

gue série de siècles, s'élancent des murailles perpendiculaires sur les flancs desquels courent des guirlandes de verdure, et que flanquent des tourelles effilées, semblables aux flèches de nos cathédrales gothiques. Déjà l'on ressent cette sainte émotion qu'éprouvent toujours les véritables amants de la nature, quand ils se disposent à pénétrer dans ce sanctuaire vénéré.

Je me suis souvent demandé compte de l'attrait irrésistible qu'ont pour les voyageurs, pour les habitants des plaines surtout, ces sites où la nature se plaît à étaler des preuves de sa puissance destructive plutôt que de ses vertus salutaires et fécondantes, de cet aimant mystérieux qui fait pivoter les regards, et les retient attachés sur quelque-une de ces scènes imposantes et terribles qu'on y rencontre à chaque pas; car enfin ce spectacle est un spectacle de désolation et de mort; cette nature est une nature en ruine et désolée; ces montagnes semblent croulantes; on dirait qu'à chaque instant toute cette décoration fantastique va s'affaisser sous vos yeux, et augmenter la masse des décombres confusément amoncelés à leurs pieds. Faut-il croire avec J.-J. Rousseau que le charme de ces paysages montagneux vient de ce que les objets y sont vus de face; et que l'œil peut en embrasser tous les détails; tandis que dans une campagne unie ou peu accidentée, ils ne se présentent que de profil, et s'effacent les uns les autres? J'ai le plus grand respect pour l'autorité du philosophe de Genève, au moins en ce qui concerne les beautés de la nature; cependant je me permettrai de dire que cette explication toute matérielle ne me paraît pas complètement satisfaisante.

L'attrait de sites pareils ne tient-il pas précisément à cette pensée de dangers, de difficultés vaincues que fait naître leur vue? L'imagination se plaît à errer au milieu de ces rochers escarpés, à s'asseoir sur le bord des précipices; elle vole de cime en cime; dans sa course vagabonde, elle suit des sentiers non frayés, elle se complaît dans l'idée du péril